# « Maman, c'est qui, ce Lê Văn Tài ? »

**Par GNCD JJR 65**

---

Saigon est devenue une jungle pour la circulation, et en ce matin de fin Janvier 2001, le quartier de la gare traditionnellement encombré sur la rue Trân Minh Quyên l'est encore plus, avec la période du Têt.

Madame Sang se hâta, entraînant son fils.

- Marche donc plus vite, Hai², bon sang, nous allons être en retard !
- Mais maman, c'est glissant, ici !

Elle s'en rendait bien compte. La gare avait beau être récente car datant du transfert à la fin des années 1990 de son ancien emplacement devant le marché central - le fameux Cho Bên Thành - vers cet emplacement 3 kms plus au nord-oúet, dans le 3è arrondissement, les voyageurs et la cohorte des vendeurs de tout poil qui cherchaient leur pitance autour d'eux avait donné en peu de temps une atmosphère plus classique. Les détritus jonchaient , faisant glisser les gens. Atmosphère de foule saigonnaise, indisciplinée mais industrieuse, bruyante sinon braillarde, toujours souriante et indifférente à tout en dépit des aléas de la vie.

Ils arrivèrent enfin dans une de ces nombreuses ruelles jouxtant la gare. Le quartier avait toujours été populeux, et quoi de plus populeux que les petits commerces autour d'une gare au Viet Nam et les ruelles avoisinantes ?

- Tu vois, c'est là, au fond, où se trouvent plein de gens !
- Je vois bien, mais je ne comprends toujurs pas pourquoi tu m'entraînes à ces obsèques. Mais qui c'est donc, ce Monsieur Lê Van Tai qui est mort ?
- Je te le dirai tout à l'heure, viens, nous aurons tout juste le temps de nous agenouiller devant le cercueil avant sa levée.

Dans « le salon » de 4m sur 5 de la maison ayant une partie de son toit en tôle ondulée, les volutes d'encens et de fumée de chandelles ne pouvaient cacher un cercueil bien modeste, un simple bloc de 6 morceaux de bois à peine verni, posé sur deux tréteaux encore plus modestes, de simple bois blanc. Le menuisier avait du facturer au pire (ou au mieux ?) quelques centaines de milliers de dongs, autrement dit une misère, pour ce cercueil qui était plus une simple boîte qu'une bière. Autour, une demi-douzaine de personnes en tenue modeste se tenaient , certains avec le bandeau blanc traditionnel au tour de la tête, signe de deuil. Tous , extrêmement âgés et arborant des visages ravagés par la vie, semblaient accablés de tristesse. Sang et Hai² s'agenouillèrent devant le cercueil, la première soudainement émue aux larmes, Hai avec un air faussement compassé qui trahissait son étonnement profond. Ensuite, Sang avait parlé quelques minutes avec une des personnes présentes, très jeune, elle, et semblant assez arrogante, et avait échangé avec cette personne un tout petit paquet contre une enveloppe administrative apparement gonflée de papiers.

* * *

Quatre heures plus tard, Sang et Hai terminaient une crème glacée au Bach Dang, au coin de la rue Pasteur et du boulevard Lê Loi, après un bol de *hu tiêu* rapide près du marché central, plus ou moins regardés en cachette par les clients. Leur allure, leur comportement, et la manière dont ils parlaient, tout trahissait en eux le côté Viêt Kiêu, Vietnamiens de la diaspora. Le fils était en polo blanc et jeans blancs – sa manière à lui de marquer sa présence à des obsèques – la mère en *ao dài* blanc.

Le glacier, ouvert aux 4 vents sur sa façade donnant sur deux rues simultanément , est un lieu connu pour la qualité de ses crèmes glacées. Et la particularité de Saigon, c'est de pouvoir déjeuner pour un euro (le hu tiêu), puis de prendre une crème glacée à 4 euros. L'inverse de ce qui se ferait en Europe ou aux USA, en 5 ou 6 fois moins cher. Hôtel trois étoiles à 40 euros à régler en sus si l'on est touriste.

- Alors, maman, tu peux me dire maintenant qui il était, ce Monsieur Tài ?

- *Oui, Hai. Je vais te le raconter. Mais commandons encore quelque chose, c'est bon ici, et ce sera long à te la raconter, son histoire…*

Sang s'appuya encore mieux sur le dossier de son siège. *« Ecoute, mon fils… »*

* * *

En cet été 1968, après après la période tumultueuse du Têt – nouvel an vietnamien – durant laquelle les forces communistes du Nord et les troupes du FNL sud-vietnamien avaient envahi des dizaines de villes sud-vietnamiennes, se présenta chez une femme, dans le 5è arrondissement actuel (Cho Lon) , la partie chinoise de Saigon, un homme habillé comme le sont les paysans se rendant en ville . Il apportait à la femme une lettre dont la teneur résumée était celle-ci : « Ma fille, tâche de quitter le pays ; nous avons perdu la majeure partie de nos forces lors du Têt ; ce sont maintenant les cadres politiques et les soldats du Nord qui commandent, ils ne lâcheront jamais le Sud s'ils sont victorieux. Pars, et oublie-moi, je reste, pour mon idéal, même si ce sont eux qui nous commandent maintenant . *Ba thuong con lam* – je t'aime profondément».

La lettre émanait du père, natif de la ville de Cao Lanh dans le delta du Mékong, et maquisard ancien viêt-minh non communiste, qui avait rejoint le FNL en 1960, à l'âge de 62 ans.

Universitaire formée en France grâce à une bourse, veuve d'un capitaine sud-vietnamien – encore une conséquence de la même guerre - la trentaine largement dépassée, la femme obtint sans trop de difficulté la possibilité de s'expatrier, prétendûment pour faire des études complémentaires en France. Elle partit, déchirée intérieurement car elle avait compris le sens profond du message, accompagnée de sa fille de 12 ans. Elle y refit sa vie avec un Eurasien lui-même évacué du Viet Nam en 1955 après l'indépendance du pays.

*Hai interrompit sa mère :*

- *cette femme a épousé également un Eurasien , comme grand-mère alors , Maman.*
- *oui, mon fils, mais écoute la suite, veux-tu …*

Jusqu 'en 1975, la femme ne reçut aucune nouvelle directe de son père, ayant une fois tous les 2 ou 3 ans un mot sibyllin de sa tante célibataire – le seul membre de la famille proche restant à Saigon ces années-là - et lui disant avoir reçu des nouvelles orales du père.

Lors de l'invasion du Sud-Vietnam en mars-avril 1975 par les troupes communistes du Nord, la femme s'affola. Les profondes divergences politiques entre elles et son père, et l'adieu manuscrit reçu 7 ans auparavant n'avait pas effacé le sentiment filial. Elle fit des pieds et des mains pour avoir des nouvelles, tablant sur le fait que son père pouvait encore être vivant. En vain. Et la vie continua.

Le couple qu'elle formait avec son mari a pu investir dans la restauration – solution sempiternelle de tout Asiatique devant refaire sa vie ailleurs - y fit fortune, se retrouvant avec une série d'établissements de plus en plus fréquentés car la cuisine y était excellente, et la gestion particulièrement saine : hasard de la vie, le mari et sa femme étaient diplômés en gestion. Le couple vendit finalement le tout, acheta quelques appartements et vécut dès lors de leurs rentes.

*Hai coupa de nouveau sa mère :*

- *en somme, ce que toi-même fais partiellement, avec ton salaire trop modeste, Maman, maintenant que grad-père est mort*
- *oui, mon chéri, mais ne veux-tu pas connaître la suite ?*
- *mais si !*
- *alors ne m'interromps pas, s'il te plaît !*

La fille née du premier mariage du couple a grandi, fait de brillantes études, mais victime de la crise économique mondiale débutant à la fin des années 1990, dut se contenter d'un travail modeste dans un cabinet immobilier.

- *Mais, maman …*
- *Laisse-moi continuer, mon chéri...*

Cette fille, suite à une malformation de naissance, ne pouvait pas avoir d'enfant. Elle en adopta un, avec l'accord de son mari.

- *Maman, mais, tu…*
- *Laisse-moi terminer, mon chéri.*

Il y a un an, elle décida d'aller au Viet Nam pour la première fois. Elle s'arrangea alors pour promettre une somme rondelette (quelques milliers d'euros, c'est-à-dire des mois et des mois de salaire d'un fonctionnaire) à tout commissariat de police lui donnant signe de vie ou autre du vieux maquisard, tout en laissant le peu d'indices disponible, incluant le nom de guerre du vieux maquisard, car c'était commun en ce temps d'avoir un faux nom pouvant devenir officiel après.

Et cette année, elle est revenue au pays car un commissariat l'avait alerté.

- *Maman, mais alors..,* dit Hai devenu soudainement tout pâle

Cette fois-ci,Madame Sang ne voulut pas continuer l'histoire.

- *Oui mon chéri, cette fille, c'était moi, ta mère.*
- *Et c'est pourquoi tôt ce matin tu es venu avec moi au commissariat du 3è arrondissement, celui de la gare…*
- *Oui, mon chéri.*
- *Mais ce maquisard.. ce vieux monsieur, c'était…*
- *Oui, mon chéri. C'était ton arrière-grand-père, mort à 101 ans. Tu ne l'as jamais connu et pour cause . Je ne l'ai vu que pendant les 3 ou 4 ans suivant ma naissance, et je ne me souviens même pas comment il était.. Lê Van Tài était un pseudonyme dans la clandestinité, où il servait d'agent de laiison grâce à son âge. Il s'appelait Trân Lê Tai. Je ne pouvais pas te le dire, n'en étant pas sûre définitivement, mais la grosse enveloppe contenant les papiers de ton grand-père qui m'a été remise aux obsèques par un Côn An (policier) a levé tout doute. Et les gens autour du cercueil étaient des anciens maquisards sudistes, pas des communistes nordistes. Tu te rappelles m'avoir vu ouvrir l'enveloppe et parcourir les papiers s'y trouvant, dans le taxi de la gare au marché central ?*

Subitement, des larmes jaillirent des yeux de Sang, roulèrent le long des joues, tombèrent dans la coupe vide de crème glacée. Hai² laissa sa mère victime de l'émotion rétrospective pleurer silencieusement. Elle articula d'une voie émue

- *C'est la raison pour laquelle nous allons maintenant aller chez une maison de pompes funèbres pour que ton arrière-grand-père ait au moins une tombe décente, même si c'est dans le coin du cimetière réservé aux miséreux.*

Le Têt, pour un touriste ou un voyageur de passage à Saigon sans attache locale, n'a jamais été gai : tout y est fermé, à part les restaurants du centreville et ceux des hôtels. Cette fois là, il fut deux fois plus triste pour Sang et son fils adoptif d'origine vietnamienne. Ils ne sont plus jamais revenus à Saigon.